

EXTRAITS DE " LA GERBE "

et des Journaux Scolaires

PAGANI ANTOINE (10 a. 7 m.)
(Ecole de Saint-Paul - Alpes-Maritimes)



MÉTAYERS



EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
SAINT-PAUL. (Alpes-Maritimes)



Le Gérant : FREINET

IMP. MOHRRENS. — 627

ÉDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE
C. FREINET, Saint-Paul (Alpes-Marit.)

Chèques Postaux Marseille : 115.08

Abonnez-vous aux

EXTRAITS DE LA GERBE
ET DES JOURNAUX SCOLAIRES

| | |
|---|------|
| <i>Les dix numéros de l'année</i> | 5 » |
| <i>Le numéro</i> | 0 50 |

— Achetez les fascicules parus —

1. *Histoire d'un petit garçon dans la montagne.*
2. *Les deux petits rérameurs.*
3. *Récréations (Poèmes d'enfants).*
4. *La mine et les mineurs.*
5. *Il était une fois...*
6. *Histoires de bêtes.*
7. *La si grande fête.*
8. *Au pays de la soierie.*
9. *Au coin du feu.*
10. *François, le petit berger.*
11. *Les Charbonniers.*
12. *Les aventures de quatre gars.*
13. *A travers mon enfance.*

PAGANI ANTOINE (10 a. 7 m.)

(Ecole de Saint-Paul - Alpes-Maritimes)



MÉTAYERS



Je suis né à Roquebillière.

La vie était dure pour les paysans. Nous étions métayers. Il fallait partager la récolte avec le patron. Le partage fait, il nous restait peu de chose pour vivre, car nous étions nombreux de famille.

Nous, les enfants, nous étions toujours heureux. A l'automne, chaque soir, nous allions manger de bonnes pommes cueillies sur les arbres. Nous allions dans les prés couper du bois tendre pour faire des sifflets. Nous courions de toutes nos forces dans ces prairies si belles. Nous galopions jusqu'à la Vésubie qui est la rivière de l'endroit. Nous jouions au bord de l'eau claire, puis, au crépuscule, nous repartions, à toute allure, vers la maison. Souvent, à notre arrivée, nos mamans nous récompensaient par de bonnes « raclées »... Combien de fois nous avons fait ces mêmes courses, le soir, toujours aussi heureux !

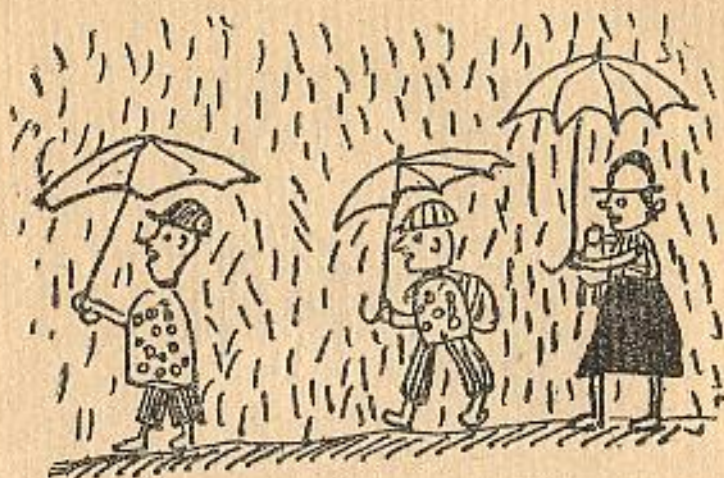
Souvent nous jouions à cache-cache. Nous étions les enfants du village. Nous allions nous cacher dans toutes les granges, dans les greniers, dans les écuries. Un soir, nous avions décidé de nous « écarter », c'est-à-dire de franchir les limites du jeu. Nous sommes restés longtemps loin du village, cachés dans les broussailles des prés.

A notre arrivée, nous n'avons plus retrouvé nos compagnons de jeu. Le village était désert. Nous étions très inquiets. Un incendie avait éclaté dans une



grange pleine de paille. Les hommes et les femmes étaient là sur les lieux du malheur. Les pompiers de la Bollène et de Lantosque étaient venus. Le lendemain, l'eau ruisselait encore par terre et les murs étaient noircis de fumée.

Pendant les vacances, j'allais garder les vaches dans la forêt avec mon frère. Nous avions une petite cabane pour dormir le soir. J'aimais cette vie. Le matin, il fallait se lever au petit jour pour avoir le temps d'arriver au pâturage au lever du soleil.



L'ÉBOULEMENT DE ROQUEBILLIÈRE

C'est pendant ce temps heureux de mon enfance, en 1926, qu'un formidable éboulement se produisit à Roquebillière.

Depuis longtemps, il pleuvait sans arrêt. Ces journées d'automne, avec la pluie, étaient tristes et froides. Au-dessus du village, on avait remarqué des

crevasses qui allaient en s'élargissant : quelques-unes atteignaient trois mètres et demi de profondeur. Les habitants étaient inquiets. Ils montaient souvent examiner les crevasses et ils redescendaient très soucieux.

La veille de l'éboulement, des inspecteurs étaient venus examiner le terrain. Ils avaient dit qu'il n'y avait à craindre aucun danger. Le maire de Roquebillière avait fait publier dans les rues qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Les gens, rassurés, se couchèrent tranquillement.

Au cours de la nuit, un homme prit sa lanterne pour aller voir si sa vache avait fait le veau.

Il entendit des craquements épouvantables. Il redescendit au village en criant à tout le monde :

— « Sauvez-vous, sauvez-vous, nous sommes tous perdus ! »

Alors les gens se sauvèrent : qui sortait par la porte, qui par les fenêtres. Les uns étaient en chemise, les autres pieds nus. Les mamans fuyaient en emportant leurs enfants dans leurs bras.

A la maison, papa nous réveilla tous. Nous ne savions plus ce que nous faisons. J'avais mes vêtements sous le bras ; je les perdais en courant. Mon

frère avait pris un peu de pain. Dans la foule, nous avions perdu ma sœur. Et l'éboulement continuait à gronder ! Les gens criaient dans la nuit.

— « Nous sommes perdus ! Nous sommes perdus ! »



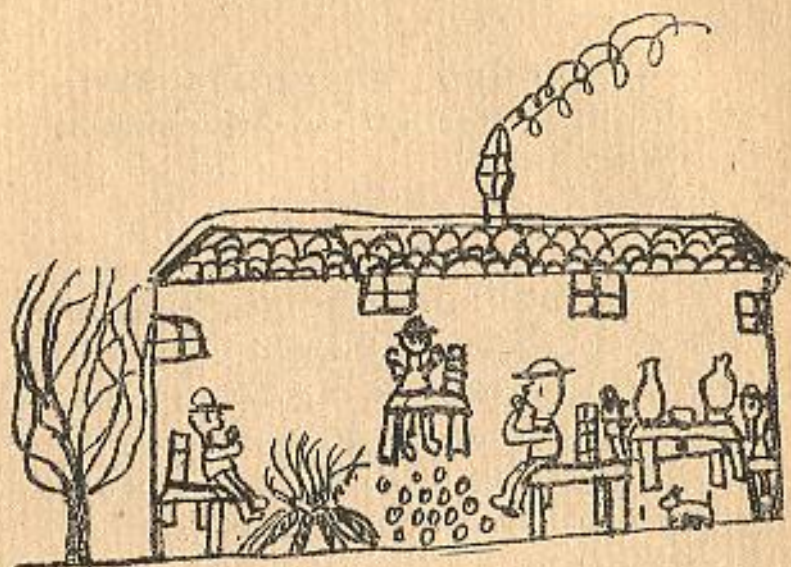
Nous étions épouvantés ; nous croyions que le village de Belvédère, situé au-dessus de Roquebillière, était tombé sur nous.

Sur la place de l'église, tous les gens à demi-nus se chauffaient autour de grands feux. On partageait son pain et ses vêtements.

À l'aube, tout le monde accourait vers les ruines. Les uns cherchaient leurs parents, les autres s'inquiétaient de leurs bestiaux. Un homme collait son oreille contre terre à l'endroit où se trouvait la boulangerie : il avait entendu son fils crier au secours. Il appela à l'aide et on délivra le malheureux. Mais, dix-neuf habitants manquaient à l'appel !..

Si vous aviez vu ce spectacle ! Les rues étaient bouleversées ou disparues. Des maisons entières avaient été ensevelies. Au bord de la Vésubie, des bâtiments restés droits s'écroulaient par morceaux. Des châtaigniers avaient été arrachés et emportés par la rivière.

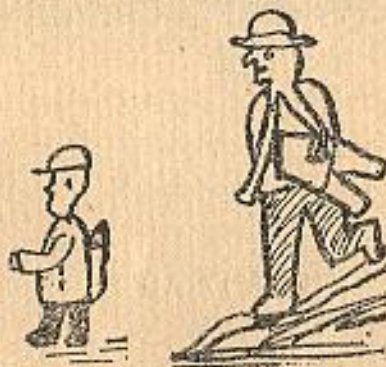
Presque tout le bétail avait sombré. Deux ou trois jours après on a retrouvé un cheval vivant dans une écurie.

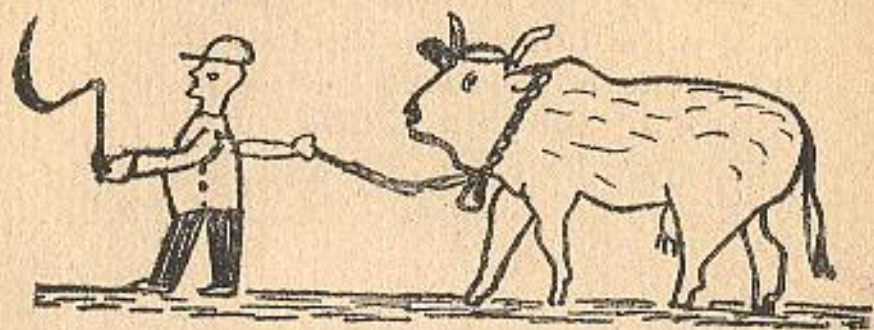


Toute ma famille s'était réfugiée dans une petite maison de campagne. Nous n'avions rien à manger. Nous avons fait cuire des châtaignes. Quand l'aube est arrivée, nous sommes allés traire les vaches et nous avons bu chacun un bon bol de lait. Ensuite nous nous sommes amusés aux soldats.

Mon père et mes frères sont allés voir au village. Je suis monté au plus haut de ma campagne pour regarder à l'horizon. Quelle tristesse ! Je suis redescendu en courant pour appeler ma mère.

Mon père et mes frères ont pu déménager quelques meubles, mais beaucoup étaient endommagés. Tout n'était plus qu'un désert épouvantable à voir.





A DRAP

C'est alors que nous sommes partis de Roquebillaire. Mon père est allé chercher une nouvelle métairie et à son retour il a fait les accords avec les maîtres. Nous avons donné deux vaches à un patron et

deux à l'autre. Il nous en restait deux que nous avons emmenées avec nous à Drap, car c'est là où nous allons vivre maintenant.

À Drap, il y avait plus de cinq cents oliviers. Il y avait aussi une vigne. Nous cultivions beaucoup de fèves et de petits pois. Le travail ne manquait pas. La première année avait été une grande époque d'olives : la cueillette, commencée en janvier, avait duré jusqu'au douze mai. La terre était fertile, les récoltes assez belles, mais la vie était dure à gagner. Quand nous avions donné au maître sa part d'huile, il ne nous restait qu'une jarre de deux cents litres. Les meilleures planches de terre étaient toujours pour le patron ; les nôtres se trouvaient à l'ombre et produisaient peu. Nous n'avions pas beaucoup d'eau pour l'arrosage, car nous ne disposions que du petit bassin.

Nous avions nos deux vaches, la Noire et la Rouge. Chaque soir, il fallait porter le lait au village. C'était le travail de ma sœur. Un soir, elle m'avait emmené avec elle. Nous descendions en chantant. Pendant que ma sœur distribuait le lait aux clients, je faisais les commissions. Comme je prenais la grande route, une bicyclette vient me frapper

en plein dos et me renverse. J'avais eu très mal : on m'avait porté dans un restaurant et là on m'avait fait boire du rhum. Ma sœur m'a ramené à la maison où mon père et ma mère m'ont grondé!



J'allais à l'école des garçons et des filles. J'habitais à un kilomètre de l'école. Je faisais le voyage avec ma sœur.

Un jour, je me souviens, je descendais tout seul. Je vis un beau cyprès touffu et droit. Je regarde bien et je distingue dans l'ombre un nid. Je décide d'aller le prendre. Je grimpe comme un chat le long de l'arbre. J'étais content! Arrivé à la hauteur convenable, j'envoie la main



dans le nid, croyant tenir déjà les oisillons. Mais un rat me mord au doigt et s'enfuit. Je pousse un cri ! J'étais en colère. Plein de rage, je prends le nid et le jette par terre. Chaque soir quand je passais devant le cyprès, j'étais enragé. Mon père s'était aperçu que mon doigt saignait ; il m'avait dit :

— Qu'est-ce que tu t'es donc fait au doigt ?

— Je suis tombé en courant et je me suis blessé à une canne...

Un autre jour, j'avais eu l'idée de faire peur à ma sœur. Je m'étais caché sur un olivier, près de la route. Ma sœur passe. Je dis d'une voix terrible :

— Haut les mains !

Ma sœur se met à crier en s'enfuyant.

— Maman, maman, au secours, un bandit !

Comme j'ai été grondé à la maison !



J'allais souvent à la pêche au Paillon avec des petits amis. Un jeudi, je m'étais déchaussé et étais rentré dans l'eau pour surprendre les gros poissons. Brusquement, je vois devant moi un homme habillé en drap bleu. Mon camarade crie :

— « Un bleu, un bleu, sauvons-nous ! »

J'étais à un mètre de la rive ; je glisse et plouf !
je tombe, le derrière dans l'eau...

Que de bonnes parties je faisais ! Mais, mes parents avaient eu des discussions avec le maître. Le foin nous appartenait. Comme la récolte avait été bonne, nous l'avions vendue. Alors, le maître s'est fâché ; il a crié très fort et mon père a préféré partir.



A SAINT-PAUL

Nous sommes venus à Saint-Paul, toujours métayers.

À mon arrivée, je ne connaissais personne. C'était étrange. Nous avons visité la maison, la campagne, et le lendemain nous nous sommes mis au travail.

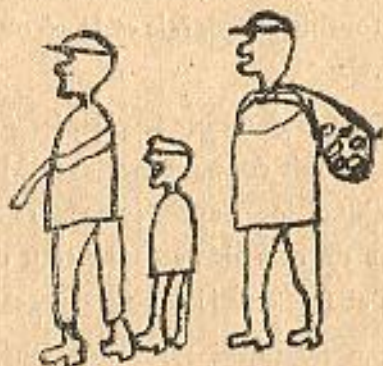
Il fallait bêcher la vigne, cultiver les légumes et les rosiers. Le travail ne manquait pas. Ici, c'est le patron qui fournit les engrais et la récolte est partagée par moitié.

Je me souviens que c'est le premier jour de mon arrivée que j'ai fait connaissance avec Mathieu et sa famille. Quelques jours après sa sœur m'a emmené à l'école. Je ne connaissais personne tout d'abord ; le lendemain j'ai fait amitié avec tous mes camarades.

Mais, de nouveau, il nous faut abandonner la ferme où nous avons travaillé trois ans : Le maître veut partager son bien entre ses trois fils. Nous nous plaignions à cette ferme, nous surtout, les enfants. Nous avions des voisins avec qui jouer et venir à l'école. La campagne était belle et fertile.

Une fois encore, mon père est parti chercher un nouvel arrangement. Nous irons habiter là où Isaya est resté longtemps. On répare la maison. Je ne sais si nous y resterons ou si nous repartirons encore.

PAGANI Antoine.



Editions de l'Imprimerie à l'École

EXTRAITS DE LA GERBE

SUITE DES FASCICULES PARUS
ET EN VENTE AU PRIX UNIFORME DE 0,50

14. *A la pointe de Trévignon.*
15. *Contes du soir.*
16. *A l'Institution Moderne.*
17. *Le journal du malade.*
18. *La mort de Toby.*
19. *Gais compagnons.*
20. *La peine des enfants :*
21. *Yves le petit mousse.*
22. *Emigrants.*
23. *Les petits pêcheurs.*
24. *Quenouilles et fuseaux.*
25. *Le petit chat qui ne veut pas mourir.*
26. *...Matin et demi.*

Livre de Vie : Collection des Extraits de la
Gerbe de l'année 1929-1930 (Numéros 13 à 22).
Un beau volume superbement relié 10

*Achetez l'IMPRIMERIE pour votre classe
et joignez-vous à nous !*